

LE CYCLONE HUGO

Antilles françaises

Une nuit pour tout perdre.

Mon atelier de peinture n'était plus qu'un amas de bois, de tôles pliées, de débris divers, les restes de ce qui fut le refuge privilégié d'un artiste sur une île quelque part dans la mer des Caraïbes.

16 septembre 1989

Le cyclone tropical Hugo venait de dévaster la Guadeloupe. Une nuit aura suffi pour faire de cette île de rêve une terre de misère.

Radio France Outre-mer (R.F.O) diffusait ses informations en boucle sur l'avancée de ce titan, plus aucun doute, nous étions sur sa trajectoire.

Le seize septembre quatre-vingt-neuf, alerte rouge ! Interdiction aux populations de quitter leur domicile.

Malgré les mises en garde des autorités, la grande majorité des habitants faisaient leurs achats en prévision du cyclone et de ses lendemains incertains. L'île résonnait des coups de marteau inlassablement répétés depuis le petit matin. On renforçait les toitures, condamnait les volets, protégeait les vitrines ; en ces temps difficiles, les quincailliers firent de bonnes affaires, les clous se vendaient aux kilos et chacun y allait du sien. Dans la capitale gonflée de certitudes, les cocotiers balançaient leurs têtes avec nonchalance. Pointe-à-Pitre se préparait à toute éventualité. L'île n'en était pas à son premier cyclone et elle en verrait malheureusement d'autres.

Les flamboyants, les bougainvilliers, les amandiers frissonnaient sous le souffle timide des vents trompeurs, la nature semblait se prêter bon enfant aux caprices du temps et rien ne laissait présager l'étendue du drame à venir. La douceur du moment incita les plus téméraires à bati-foler sous la pluie bienfaisante. Pourtant, la tempête léchait déjà goulûment la côte. À la nuit tombée, les vents, la pluie en l'espace de quelques minutes prirent un élan féroce. Les éléments furieux arrachèrent les premières toitures. Les tôles s'écroulèrent la suprématie des airs, elles punctuaient de leur violence l'espace et le temps ; les lames de métal giflaient le sol dans un fracas assourdissant pour rebondir aussitôt, s'enrouler autour d'un arbre ou partir à l'assaut de la nuit. Les hurlements de la bête, sa brutalité soudaine, surprirent de stupeur les inconscients qui restaient dehors. En un clin d'œil, les rues furent désertées de toutes les âmes qui vivent ; toutes ? Non, je m'agrippais à une grille de protection aux abords de la rue principale dans mon quartier, face à une bande de végétation, bordée de petites maisons et de boutiques de bois.

La ville gémissante fut plongée dans l'obscurité. Les cris du métal chauffé à blanc, traîné par des vents à plus de trois cents kilomètres par heure se mêlaient aux sifflements rageurs des câbles électriques libérés.

Glissante, tournoyant sur elle-même, les roues tournées vers le ciel, une voiture stoppa sa course folle dans la vitrine d'une boutique ; par vagues rapprochées, des trombes d'eau sabattaient sur la ville balayées aussitôt par la furie des vents. Enivré par la démesure, je hurlai, je riaï ; couché dans leau, la tête enveloppée dans mes bras, aveuglé par le sel et le vent, je me résignais à rentrer quand... Les vents subitement retombèrent, la force de la pluie déclina, le calme revint en un instant. Les coups de marteaux familiers, dans la cité étourdie, résonnèrent de nouveau. Nous étions dans l'il du cyclone, un répit de courte durée où chacun renforce ce qu'il peut de ce qui lui reste.

Des cris, des appels fusaient de toute part. Les faisceaux des torches électriques se croisaient et se recroisaient encore pour me laisser entrevoir les silhouettes furtives des citadins affairés.

Une gifle magistrale me colla aux pieds de la grille. Soufflé par le retour des vents, une lourde bâche gorgée deau vint me rappeler à la réalité du moment. Je battais en retraite.

À labri de la tourmente, je laissais le sommeil memporter. Bien plus tard, cest à la lueur des bougies dans mon appartement anticyclonique que je déverrouillais les volets, ouvrant un puits de lumière sur linconnu.

Mes repères ne sont plus.

La végétation luxuriante qui faisait le charme de ce quartier nétait plus quun souvenir. Les haies de bougainvilliers, les flamboyants, les hibiscus gisaient dans leau, la boue et les débris épars. Je sors de mon bunker, la gorge serrée, pour découvrir lhorreur. Ici, ce sont des habitations détruites abandonnées, là-bas des locataires hagards, les âmes en peine, déambulant dans les rues du martyre. Là, échoué au sommet dun arbre, éventré sur ses branches maîtresses, un voilier agonise ; sur la place de la victoire, des arbres plusieurs fois centenaires, déracinés, gisent sur le sol ; ici et là, des poteaux en béton armé pliés en deux plongent les quartiers dans linsécurité. Dans toute la ville, des millions de particules métalliques, véritables aiguilles dacier provenant des câbles électriques battus par les vents, rendent la circulation incertaine. Les troncs sans tête des cocotiers, piqués au hasard, donnent à ce paysage apocalyptique une dimension dantesque.

Mis à nu par la violence du cyclone, la pauvreté dune population de plusieurs milliers dâmes sétalait maintenant au grand jour. Détruit en grande partie, le plus grand bidonville de Pointe-à-Pitre gisait les pieds dans leau, dardant de ses bois meurtris un ciel sans lumière.

Au gré de mes rencontres, je croisais un couple denfants nus, immobiles au milieu de la rue, les bras chargés de débris ; leur regard semblait me demander pourquoi ? Une vieille femme pleurait dans les bras dune plus jeune, elle aussi en larmes, une autre était assise sur les marches dun perron dune maison qui nexistait plus. La catastrophe qui frappa la Guadeloupe marquera les esprits par sa violence. De catégorie cinq sur une échelle de cinq points, ce cyclone surpassait tous ses prédécesseurs, il fallait remonter aux années vingt pour trouver un drame comparable en ampleur.

Trois jours plus tard, la moto chargée de pains frais, jentreprénais une tournée dans les campagnes inaccessibles aux premiers secours ; les jours suivants, rejoint par des bénévoles, des entreprises privées, des particuliers fortunés, nous forgeâmes ensemble, sans le savoir, ce qui deviendrait plus tard une Association Humanitaire.

Mi-octobre, larmée française déployait sur tout le territoire une aide de première urgence, notre mission prenait fin.

Nous avons tous besoin de repos, de confort aussi ! Sans électricité, sans eau en dehors de celle vendue par certains boutiquiers peu scrupuleux à six euros la bouteille ; le manque dhygiène, les difficultés et les privations de toutes sortes nous conduisîmes au départ.

Mes nouveaux amis projetaient de faire un voyage en Guyane, loccasion pour eux dassister au lancement de la fusée Ariane ; pour mon anniversaire, ils minviterent à les accompagner. Je laissai derrière moi beaucoup plus que de simples souvenirs, lamour dune population que je noublierais jamais.

Marc Lawrence